**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** - (1990)

**Heft:** 1

**Artikel:** Villes et géographie urbaine pour les années 90 : une problématique en mutation

**Autor:** Racine, Jean-Bernard

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-870688

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# VILLES ET GÉOGRAPHIE URBAINE POUR LES ANNÉES 90: UNE PROBLÉMATIQUE EN MUTATION

La ville n'est plus le domaine réservé des urbanistes, architectes, ou historiens de l'urbanisme: la ville et les dimensions spatiales du phénomène urbain sont devenus les premiers objets de réflexion de la géographie humaine, économique et sociale. Une géographie qui, une fois dépassées les naïvetés de l'analyse descriptive des sites et des situations, et les illusions positivistes de l'analyse quantitative et modélisante, rend compte des dimensions spatiales de l'urbain en des termes tout à la fois plus complexes et plus ouverts, orientée sur l'étude, d'inspiration plus phénoménologique, des significations que prend la vie urbaine pour les habitants et la recherche des signes et des conditions d'une urbanité nouvelle.

«Naguère, l'objet de la géographie était de découvrir et de décrire le monde. Aujourd'hui, il s'agit de le faire comprendre et d'aider à y vivre, au milieu des conflits et des contradictions[1].» Or le monde des années 90, c'est, pour l'Homme sur la Terre, d'abord et avant tout, le monde urbain. Sur les 2,6 milliards d'habitants qui verront le jour dans les vingt ans à venir, 88 % seront des citadins dont la part dans la population mondiale va encore plus que doubler d'ici 2010 pour s'élever à 57 % contre environ 43 % aujourd'hui. Réalité statistique, expérience quotidienne: l'essor de la géographie urbaine en est bien évidemment l'écho.

## *Villes ou bidonvilles? Des enjeux spécifiques*

La ville aujourd'hui a gagné le monde. La ville et plus généralement le fait urbain qu'elle a engendré au sein de la société tout entière. Les modes de vie, les attitudes, les mentalités et les valeurs qui s'incarnent dans la ville ont été intériorisés par l'ensemble de la population, jusqu'aux points les plus reculés du territoire. On

comprend, dans ces conditions, que le phénomène urbain soit devenu l'un des premiers objets de la réflexion des géographes, le premier en tout cas pour la géographie humaine, économique et sociale. Ici comme ailleurs, et bien évidemment aussi dans les agglomérations du tiers monde.

On sait déjà que ces dernières concentreront d'ici la fin de ce siècle les trois quarts de la croissance démographique globale et que leur peuplement se compte déjà en millions d'habitants. Sur les soixante villes de cinq millions d'habitants ou plus que comptera le monde en l'an 2000, quarante-cinq seront situées en Asie, Afrique et Amérique latine. L'effectif de leur population double tous les douze ou quinze ans, et parfois plus vite encore : la peur de l'explosion urbaine y est déjà relayée par celle de son «implosion».

Sachant combien sont graves les problèmes des villes plurimillionnaires d'Europe, d'Amérique du Nord et du Japon, malgré l'importance des moyens financiers et des équipements dont elles disposent, et bien qu'elles se soient accrues à un rythme relativement lent en comparaison de ce qui se passe dans le tiers monde, on peut se demander ce qu'il en sera dans des pays démunis d'équipements et de ressources financières, pour des agglomérations qui seront deux à trois fois plus peuplées en l'an 2000 que celles de Londres ou de Paris[2]. La question : «villes ou bidonvilles» renvoie cependant à de tout autres problématiques (tiers monde, stratégies du développement économique, urbanistique et sanitaire) réclamant et suscitant un enseignement et des recherches spécifiques concernant le devenir de la non-ville d'une «planète des bidonvilles», engorgée, taudifiée, disloquée, sous-industrialisée : dramatique expression géographique de «l'un des plus grands bouleversements de l'histoire du monde[3].»

*Le discours géographique sur l'urbain*

La ville n'est plus le domaine réservé des urbanistes, des architectes, ou des historiens de l'urbanisme. Elle est l'un des principaux objets d'étude des sociologues, et sans doute aussi des économistes et des historiens de l'histoire totale. Les anthropologues et les ethnologues eux-mêmes commencent à en faire un objet d'étude privilégié, prenant acte, au sein des sociétés rurales et exotiques d'abord, des effets de la détribalisation et des migrations vers les villes. Quitte à délaisser l'étude des problèmes classiques de «survie» et de «différences», ils tendent de plus en plus fréquemment à se transporter sur les lieux où s'effectuent les

transformations sociales majeures de l'époque, c'est-à-dire dans les villes, et pourquoi pas, dans les villes de leur propre pays, à la recherche de ce qui fonde, ici et maintenant, l'identité de nos microsociétés. Une réflexion qu'ils conduisent à l'échelle de nos quartiers, de nos groupes de jeunes ou de vieux, de nos marginaux, dans nos immeubles, voire dans nos cages d'escaliers, y rencontrant d'autres chercheurs encore, psychologues ou criminalistes par exemple, pour lesquels l'urbain est l'objet commun, qu'ils cherchent tous à cerner, armés de leurs questions, de leurs préoccupations, de leurs outils théoriques et méthodologiques spécifiques.

A l'interface des phénomènes d'ordre naturel et des phénomènes d'ordre culturel, le géographe s'occupe plus particulièrement des dimensions spatiales du phénomène urbain (en termes de distribution, de structure et de processus). Mais il ne se contente plus d'étudier l'inscription de la ville dans le milieu naturel et sa localisation dans un ensemble régional, en s'épuisant à en décrire successivement le site physique, la situation par rapport aux grands axes de circulation, le plan, les formes de développement, les fonctions et les structures démographiques et sociales correspondantes, pour terminer en évoquant les relations qu'elle entretient avec son environnement rural d'une part, avec les autres villes du système urbain d'autre part, dans lequel toute ville s'intègre et tient son rang. Telles étaient, jusqu'au milieu des années 60, les têtes de chapitre de ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui le modèle-type d'une présentation appartenant à la géographie classique et qu'illustra admirablement à Lausanne, et souvent à propos de Lausanne, «ville aux prises avec son relief», le professeur Henri Onde[4].

Dans un premier temps, la «nouvelle géographie» se voudra, dans le cours des années 60 et 70, tout à la fois théorique, déductive, nomothétique et quantitative. Elle essayera de formaliser son approche du phénomène urbain en se donnant une nouvelle représentation de la ville, comme «système à l'intérieur d'un système de villes[5].» En d'autres termes, la ville *comme* espace d'une part, la ville *dans* l'espace d'autre part. C'est à cette seconde représentation que s'attacheront les études consacrées à la hiérarchie des lieux centraux dans le système de villes que sont les réseaux urbains, les centres de niveau élevé y dominant les centres de niveau moins élevé, dans la mesure où y sont concentrés un plus grand nombre et une plus grande variété d'activités tertiaires. Le géographe s'attache à définir autour des villes des zones

d'influence, au sein desquelles les consommateurs habitant «l'arrière-pays» se rendent dans les centres pour une quantité de raisons, inscrivant leurs comportements dans un ensemble de relations d'interdépendance dissymétriques, la domination étant à l'évidence l'une des dimensions fondamentales de la théorie classique des lieux centraux de Walter Christaller élaborée en 1933[6].

La ville comme espace suscite cependant d'autres types d'études, d'inspiration plus écologique, mais où l'écologie, tout en s'occupant encore de domination, est d'abord sociale. L'espace urbain est considéré comme un ensemble complexe et varié de forces sociales et économiques dont le jeu se traduit dans la ségrégation interne des utilisations du sol. Sous l'effet de la compétition pour l'espace, les individus ou les collectivités sont à la recherche de niches résidentielles et fonctionnelles. L'effet ségrégatif se traduit alors par la séparation des habitants et de leurs activités en zones homogènes de résidences ou d'activités: en d'autres termes, par une division économique et sociale de l'espace urbain comme traduction de la division économique et sociale du travail. Une vision qui est de fait l'héritage direct des travaux de la célèbre Ecole de Chicago. Dans l'un et l'autre cas, le recours à l'outil quantitatif et informatique devient systématique et s'est traduit par la production d'une grande quantité de modèles dont la vérification et la confrontation ont fait les beaux jours de ce type d'enseignement et de recherche[7].

Mais le monde continue à changer, et la manière d'en rendre compte géographiquement également. L'élargissement des fonctions et des problèmes de la ville continue de transformer et de réorienter le discours de la géographie urbaine. Au point qu'aujourd'hui le discours des années 60-70 est à son tour devenu traditionnel, même dans les deux composantes fondatrices de la nouvelle géographie: lieux centraux et écologie intra-urbaine. Les clés d'évolution, et non plus simplement de structuration, sont cherchées bien au-delà des comportements d'achat qui ont nourri la théorie des lieux centraux, dans, par exemple, la dynamique de la distribution spatiale des services aux entreprises et du secteur financier[8], considérée comme principale responsable de la restructuration en cours du système urbain et de la fragmentation croissante existant entre les centres en compétition.

Ces évolutions hautement différenciées selon les villes et les régions concernées s'inscrivent cependant dans un système d'interdépendances externes et internes complexes. Qu'elle renvoie à l'évolution de la situation du marché et des échanges mondiaux,

du marché mondial ou du marché national, à des problèmes économiques ou politiques internes, l'évolution des structures de tout système urbain est forte de composantes externes. Celles-ci se répercutent évidemment sur la structure interne des villes considérées chaque fois, pour les plus grandes du moins, comme une reproduction du pays en miniature, représentation conduisant à l'étude des villes elles-mêmes comme systèmes.

Et dans ces systèmes, ce qui paraît le plus actuel c'est bien l'apparition, dans les termes de la géographie économique au moins, d'une géographie des espaces de bureau, ou de la haute technologie, dans ceux de la géographie sociale, d'une géographie des «genres» ou des rapports spécifiques qu'entretiennent à l'espace les hommes et les femmes, et d'une analyse des mutations sociales du centre urbain liées au phénomène de «gentrification» ou, ici, «d'élitisation». Le rôle du contrôle institutionnel et politique reçoit également, depuis quelques années, une attention croissante, éclairant le caractère «turbulent» des systèmes urbains et les incertitudes marquant leur évolution en termes de croissance et de changement.

Une géographie des institutions, une géographie des espaces d'activité, une géographie des acteurs, à tous les niveaux. Toutes contribuent à une nouvelle connaissance générale, produisant une nouvelle image du pays urbain, tandis que parallèlement, la géographie de la qualité de la vie et du bien-être social[9], une géographie des préoccupations du public aussi, à partir d'enquêtes directes auprès des populations, à tous les niveaux, nourrissent une nouvelle conception de l'objet de la géographie. Celle-ci est d'inspiration plus phénoménologique, orientée sur la recherche des significations que prend la vie urbaine pour les habitants, dans le cadre d'une problématique relationnelle, ouverte aux préoccupations de la territorialité, médiatrice des rapports que les hommes entretiennent entre eux et avec l'altérité environnementale et sociale[10].

### *Vers une géographie de l'expérience urbaine*

De fait le géographe d'aujourd'hui recommence à se souvenir qu'à côté de la «fonction modélisante» que lui assignait sa volonté d'appartenir au courant dominant des sciences sociales positivistes, il a pour mission traditionnelle de rendre compte d'un territoire. Il «donne à voir», et au-delà, il explicite le territoire, à toutes les échelles d'ailleurs, celle des continents, celle des pays, celle des régions, celle des villes et de leurs quartiers. Or le

territoire urbain, principale forme que prend aujourd'hui l'occupation humaine de l'espace, est particulièrement riche de signes, que l'œil du géographe se doit de capter s'il veut à son tour, armé de ses questions, de ses préoccupations, de ses outils et méthodes spécifiques, rendre compte de la ville et la rendre intelligible, dans ses structures, son mode de fonctionnement, ses réussites et ses maladies, son devenir.

C'est pourquoi, avec la fin des années 70 et le début des années 80, le géographe devient plus ambitieux encore, plus ouvert aux problématiques développées par les autres disciplines, plus sensible surtout à tout ce qui relève de l'expérience vécue. L'espace qui nous occupe est double en effet. Il est certes l'espace que je contemple de l'extérieur, inscrit dans les axes des coordonnées cartésiennes permettant de mesurer l'étendue. Les hommes et les choses peuplent cet espace comme des accidents locaux, des points remarquables. Chacun est placé dans un domaine plus ou moins grand, plus ou moins spécifique, plus ou moins étendu. Les individus se répartissent des fragments de volumes lointains ou juxtaposés, denses ou dispersés, et l'observateur qui se veut ou se croit impartial — le géographe en tout cas — développe une science des êtres humains à partir d'une typologie de ces discontinuités locales, des propriétés qu'elles confèrent à l'espace et des relations qui s'établissent entre ces différents points. Tel est bien l'espace traditionnel du géographe, mais aussi de l'ingénieur, de l'aménageur, de l'urbaniste : l'espace de la carte et du plan.

Mais à cet espace, considéré finalement comme une étendue ou un volume à répartir, s'oppose l'espace de l'habitant. Plutôt que de parler d'opposition, nous dirons plus précisément que cet espace, considéré comme volume à répartir, entre en contradiction dialectique avec l'espace considéré comme un point d'attache duquel nous pouvons partir. N'est-ce pas l'espace de l'évidence sensible, de la perception immédiate, où le Moi est le centre du Monde ? Avec les psychologues de l'espace[11], les géographes découvrent qu'une phénoménologie de l'espace, tout comme une phénoménologie du temps, partira du lieu du corps. Ici et maintenant, elle le prendra pour Centre. A mon instant de vie, de mon point de vue, le monde se découvre et s'échelonne autour de moi en coquilles successives, perspectives et subjectives. C'est l'opposition sémantique fondamentale du proche et du lointain, de l'*Umwelt*, monde environnant, sphère imaginaire qui me clôt et me sépare de l'*Aussenwelt*, le monde extérieur. Moi, Ici, Mainte-

nant, «je suis» le centre du monde, et toutes choses s'organisent par rapport à moi dans une découverte fonction de mon audace. C'est l'Univers égocentré que je découvre progressivement, comme l'enfant qui explore son environnement à la recherche de la compétence, de «l'effectance», pour satisfaire d'ailleurs le besoin que son énergie interne a de s'exprimer. C'est l'une des découvertes fondamentales de Jean Piaget que celle de ce besoin de l'enfant qui tire sa satisfaction de l'activité qu'il mène sur son environnement, satisfaction d'autant plus grande qu'elle est efficace, qu'elle lui permet d'agir sur le milieu, de le modifier, de le structurer en images mentales.

Soulignons au passage que les significations de l'existence urbaine ne sont évidemment pas les mêmes pour ceux qui sont capables, par leurs revenus et leur mobilité physique ou intellectuelle, d'y participer de manière active. Les études se multiplient actuellement portant sur ces «minorités», qui finissent d'ailleurs, en s'additionnant, par regrouper parfois, au sein des villes, des majorités, et qui ne peuvent pas encore ou ne peuvent plus participer aux avantages urbains: les très pauvres bien sûr, parias de la société urbaine, et les groupes immigrés d'origine ethnique diverse, surtout lorsque l'ethnicité est «visible», et «colorée», mais aussi les enfants, les vieillards, les femmes enfin qui ont des expériences territoriales fort différentes. De la ville, le plus souvent, ces groupes minoritaires sont les captifs, avec toutes sortes de degrés dans la captivité certes, mais en fait tous les groupes peu mobiles et/ou difficilement «assimilables» sont touchés. Quand les effets de la spéculation et le système de marché ne les exclut pas carrément des zones urbaines centrales, d'accessibilité maximale, pour les rejeter — pensons au troisième âge — dans les hospices de la périphérie et des zones rurales...

La géographie urbaine d'aujourd'hui prend en compte cet univers égocentré qui n'est pas uniquement celui de cet homme producteur-consommateur, cet «actif» que l'on transporte ou qui se transporte quotidiennement dans un nomadisme effréné, et qu'il faut bien payer et loger pour qu'il puisse reproduire sa force de travail, dans cette machine à produire et à consommer, à circuler et à habiter qu'est la ville. La géographie urbaine découvre que cet univers égocentré est aussi celui de l'enfant, du vieillard, du chômeur, de toutes les situations où l'être, pour ainsi dire, adhère à lui-même et à l'espace sans médiation ni réflexion. Cette géographie tend alors à devenir une géographie générale de l'expérience urbaine, celle de tous les hommes, de toutes les femmes, de

tous les enfants qui s'y rassemblent, qui s'y agrègent autant qu'ils s'y ségrègent, une géographie de l'espace vécu. Selon les âges de la vie et nos positions sociales, il se déforme, se structure et se défait et déroule, autour du Point Ici, diverses enveloppes ou coquilles dont l'intensité diminue du centre vers l'extérieur, de la sphère du geste immédiat au vaste monde en passant par l'appartement, le quartier, la ville centrée, la région, le pays, principales catégories que l'on peut détecter pour l'espace de l'adulte.

A l'évidence les visages de la ville, non plus simplement d'une ville à l'autre, selon sa taille ou ses fonctions, son histoire et le contexte économique, social et culturel dans lesquels elle a inscrit son développement, mais les visages de la ville au sein d'une seule et même ville, peuvent être extraordinairement variés, dissemblables et opposés selon les individus concernés. Toute une géographie s'est créée, depuis vingt ans environ, pour en rendre compte, géographie des espaces vécus, des espaces perçus, géographie des représentations mentales, dont on a pu prouver l'importance existentielle, capitale, quoique reconnue bien tard, malheureusement, pour l'aménagement urbain.

*La ville et les signes de l'urbanité*

La ville, en effet, n'est pas qu'un espace bâti de pierres et de béton, un simple ensemble de valeurs d'usage et d'échanges, organisé pour exercer telles ou telles fonctions économiques et abritant telles ou telles classes démographiques et sociales, qu'il suffit de considérer comme une simple machine à produire et à consommer, à circuler et à habiter, pour l'étudier et la planifier. Ce fut l'erreur de l'Ecole fonctionnaliste de la Charte d'Athènes, l'erreur de Brasilia. La ville n'est-elle pas avant tout, comme l'a bien montré le biologiste Henri Laborit[12], une sécrétion des hommes, un corps vivant à son image, dont l'espace est non seulement un véritable «produit social» comme on dit depuis les années 60, mais dont on reconnaît de plus en plus qu'il est une ressource spécifique possédant une efficacité propre, les formes spatiales, socialement «produites», pouvant intervenir en retour dans la vie collective à la manière du lexique et de la syntaxe dans la langue?[13]

Système vivant, produit, transformé et vécu par les hommes. Certes. Mais qu'est-ce à dire en fait? Que la ville n'est que la projection au sol de l'ensemble de nos rapports sociaux, tels qu'ils sont sous-tendus par les rapports et les activités économiques des hommes, comme le pensent trop rapidement les chercheurs marxistes, tant et si bien qu'il suffirait de changer ces rapports en

supprimant l'appropriation privée des moyens de production, du sol et de l'habitat pour changer la ville et changer la vie? On sait ce que cela a donné dans les pays du socialisme réel.

En fait ces rapports sont également sous-tendus, médiatisés du moins, par l'ensemble de nos connaissances techniques et scientifiques, de nos savoir-faire et de nos savoir-vivre, qui s'investissent directement dans l'espace urbain et son organisation[14]. Or ces savoirs ne sont pas uniquement ceux des architectes et des urbanistes, ce sont aussi ou ce devraient être aussi les savoirs sociologiques, anthropologiques, économiques, historiques, géographiques associés dans des équipes pluridisciplinaires, comme c'est heureusement le cas parfois, souvent même, dans les villes italiennes, de Bologne à Turin, comme ce fut le cas lors de la construction, en Belgique, de Louvain-la-Neuve. De plus, n'avons-nous pas conscience, plusieurs fois l'an en Suisse, que s'investissent également dans la ville nos péripéties politiques, et à travers elles nos représentations mentales, nos projets, nos valorisations, tout ce qui tisse et trame en fait l'idéologie dominante d'une société? Les hommes ont construit les villes à leur image, et c'est de ce postulat que part aujourd'hui la géographie moderne. Celle du moins qui s'enseigne à Lausanne et pour laquelle le superstructurel ne le cède en rien à l'infrastructurel, les définitions unidimensionnelles de la ville, en termes morphologiques ou structuro-fonctionnels, étant toujours appauvrissantes si elles ne sont pas confrontées à une définition socio-affective, conduisant à s'interroger sur les liens entre villes et représentations, entre ville et imaginaire[15].

«Dans la ville, une place. Autour de la place, des façades, regards ouverts ou regards clos. En son centre, peut-être, un arbre, une fontaine. L'arbre est un soupir, la fontaine un désir, chaque façade un mot, lourd de vérités pétrifiées» écrivent deux sémiologues[16]. «Quadrillée, fléchée, codée, la ville où nous vivons est une écriture» nous dit la philosophe Anne Cauquelin[17], après tant d'autres d'ailleurs. «Tout y est signe, panneaux, noms de rues, chiffrages, parcours, zonings, parkings, interdits: elle est signalisée et déchiffrable — lisible à outrance: ''sémiologique''». Sémiologie qui fait que la ville, c'est bien plus que la ville. Ville-pont, ville-port, ville-guerrière, ville-jardin, ville rêvée ou invisible de nos phantasmes, la poésie, la littérature, la philosophie, la linguistique dès la fin des années 60 avec Roland Barthes ou Umberto Eco, s'emparent tour à tour de la cité pour chercher ce qui nous fascine dans cette concentration d'hommes et de pierres

bâties dans le même lieu clos, une ville faite autant d'idées que de pierres et d'habitants. Si bien que la ville se présente à l'examen comme un champ sémantique concret et sensible, peut-être aussi chargé de significations que la parole, dont le support sonore, le phonème, est abstrait et fuyant. Née en même temps que l'écriture, ses symboles de pierre tenant lieu de lettres, la cité est aussi une forme d'écriture, dont les dimensions sont partiellement comparables, comme l'a bien montré Roland Barthes[18], à celles du langage humain.

Dès lors, avant même d'utiliser formellement les outils sémiologiques, avant même de construire un quelconque simulacre des objets observés, reconnaissant qu'il étudie des «structures conférées au monde par la culture, c'est-à-dire l'information du monde par des signes», le géographe prend conscience qu'il «est toujours un peu sémioticien[19].» De fait, la ville *devient texte* pour celui qui veut la déchiffrer comme espace signifiant et quand on réalise qu'elle est «aussi» langage, même si, sauf exception et de manière très partielle, on ne l'a pas faite pour «dire», contrairement au langage, qui, semble-t-il, ne sert qu'à ça. Qui cherche un sens le suscite. Quand quelqu'un parle de «centre» par exemple, le signifiant qui porte le mot est-il séparable du signifié culturel qu'il véhicule? Le centre est-il séparable de la «centralité», ensemble complexe de représentations liées à l'image du centre dont «la fonction symbolique tient à cette possibilité multiforme qu'il offre de s'identifier, à travers lui, à l'ensemble de la communauté, à ses valeurs, à son passé[20].» C'est parce qu'il en était à ce point convaincu que l'auteur de ces lignes s'est personnellement engagé contre le projet municipal lausannois du Flon, en réclamant qu'on ne laisse pas s'inscrire au sol un futur insuffisamment pensé, qui ne représenterait que les seules composantes productivistes et échangistes de notre imaginaire collectif, auquel on ne pourrait pas s'identifier de manière existentielle et communielle et qu'on ne pourrait pourtant plus effacer.

En bâtissant les villes à leur image, les hommes en ont fait des livres paysages où se révèle tout à la fois ce qu'ils sont, ce qu'ils craignent, ce dont ils rêvent, ce qu'ils cachent, et, peut-être, ce qu'ils ignorent d'eux-mêmes. L'espace urbain serait-il donc un langage spatial par lequel une société se signifie à elle-même et aux autres comme aime à l'affirmer l'architecte sémioticien Albert Levy? Plus directement, n'y a-t-il pas adéquation entre le paysage new-yorkais, ses durs palais verticaux, ses pylônes de bureaux, sa furie de floraison, sa forêt de pierre, de fer et de verre, sa faim de

grandir, sa brutalité ambiante d'une part, ses fonctions et l'idéologie de la société qui la domine d'autre part et le fait qu'il conserve en son sein même son «antimonde»[21] que la «ville» (en fait les forces économiques et sociales qui s'y confrontent) sécrète en permanence dans son développement même? Et cela est vrai qu'il s'agisse d'Harlem ou du Bronx, ou des orgueilleuses tours du World Trade Center, ou encore des paumés ensanglantés du Bowery, des espaces de la drogue et autres trafics occultes, des espaces du sexe commercialisé, des laissés pour compte de la scolarité, des exilés, des immigrés, des chômeurs, du secteur informel et du travail au noir. Antimonde qui cache plus ou moins bien ses déviants, ses marginaux, ses «différents», dont seule la pression policière ou le découragement total contient la révolte latente. Mais pourquoi parler de New York? Le même discours ne pourrait-il pas être tenu sur Zurich?

*Vers une revalorisation de l'urbanité?*

Après tant d'années de déferlement urbain discontinu, étendant les banlieues et les proliférations «exurbaines» de petites maisons à l'infini sur des terres agricoles en pleine déprise, processus tout à la fois social et spatial dans lequel les villes semblaient devoir perdre définitivement leurs structures matérielles et formelles traditionnelles, un mouvement semble un peu partout renaître, dans le monde occidental, à l'opposé de cet «escapisme» des années 60 et 70, en faveur de la revalorisation du patrimoine ancien, et de la vie dans les vieilles pierres et leurs rues piétonnes. Le rêve individualiste de la ville à la campagne, encore si vivace il y a dix ou quinze ans, serait-il sur le point de s'effondrer? Aurait-on enfin pris conscience, juste à temps, des difficultés liées à l'exurbanisation progressive des résidences et des activités dans un paysage de plus en plus «rurbain»? Il est encore impossible de se prononcer. Mais les analyses sont de plus en plus nombreuses en tout cas qui montrent l'émergence du besoin de retrouver une dimension humaine à sa vie et à son habitat quotidien. La pelle mécanique du démolisseur ne symbolise plus le progrès, l'habitat ancien n'apparaît plus comme le témoignage de notre retard et de notre particularisme, mais comme porteur d'un bien matériel et spirituel pouvant nous rassurer sur la solidité de notre enracinement[22]. Les centres-villes vont-ils redevenir les «hauts lieux» qu'ils étaient dans l'Antiquité? Si oui tant mieux. A condition toutefois que cette nouvelle mode ne s'interprète pas uniquement en termes économiques et que la rénovation ne se traduise pas en

fait par la simple confiscation des valeurs symboliques, ludiques, et artistiques du centre, valeurs de rassemblement, de continuité, d'antiségrégation, de familiarité et de qualité de vie, au seul bénéfice de ceux qui ont les moyens économiques de se les acheter.

Philippe Cordey l'a bien vu en ce qui concerne Genève[23] : «A la préservation d'un bâti qui empêche l'accès à de meilleures conditions de vie s'oppose son évolution, sa transformation, qui élimine progressivement toute identification individuelle à un cadre de vie particulier, la rue par exemple.» Les décideurs/aménageurs sauront-ils trouver à temps les solutions les plus heureuses, au travers si possible des partis-pris d'urbanisme faisant intervenir les choix des intéressés eux-mêmes, dans une sorte de planification participative réelle et contradictoire, quitte à l'inscrire dans une certaine ritualisation des conflits, et avant que ne s'inscrive au sol un futur qu'on ne pourra plus effacer? Solutions, postmodernes s'il le faut, éclectiques mais modernes, utilisant les éléments de différentes époques et notamment ceux de la tradition classique en essayant de les renouveler, parfois avec humour d'ailleurs, à la manière de celles que propose Mario Botta par exemple[24]. Des solutions, en tout cas, et plus sérieusement, qu'en fait chacun réclame, du lieu et du contexte d'où il parle, plus ou moins consciemment, solutions dont on pourrait espérer, dont il faut espérer, qu'elles concilieraient tout à la fois les impératifs contextuels des mailles urbaines préexistantes et ceux de la modernité. Hammerstrasse à Bâle, Manessestrasse à Zurich, le Quartiere Maghetti à Lugano se piquent en tout cas d'avoir su rencontrer ces exigences. Tout comme le font, en périphérie de la ville, certains nouveaux quartiers — pensons à Halen et Thalmatt dans le canton de Berne, aux quartiers de la Mottaz à Apples, d'En Dallaz à Bussigny ou des Pugessies à Yverdon en Pays de Vaud — autant d'ensembles groupant les habitations individuelles, villas construites en contigu ou villas en terrasses ou en atrium, qui obéissent à l'idée, issue au départ de Le Corbusier, d'un habitat groupé à faible densité, souvent assortie de la volonté d'associer familles architecturales et communautés humaines. Il s'agit en fait de chercher à grouper les cellules d'habitations autour d'espaces communautaires et semi-communautaires de rencontre, excluant les voitures, et les enterrant. Un nouveau modèle de vie périurbaine en lieu et place du déferlement rurbain informe et prématuré, dévoreur d'espace et de paysages, qui ne serait plus incompatible cette fois avec la double idée d'urbanité et de ruralité.

Pour être soumises aux lois économiques de la mode et du changement, ces réalisations nouvelles semblent significatives du fait que nos villes peuvent encore être le lieu de l'invention humaine et de formes nouvelles pour une urbanité heureuse, où le désir «latent» du rassemblement n'est pas automatiquement contredit par les règles «manifestes» de l'appropriation de l'espace, de la «censure spatiale» dirait le sociologue Alain Medam, limitant les contenus qui «voudraient» s'y placer, refoulant le trop plein des éléments urbains et choisissant certains d'entre eux selon les seuls critères d'une efficacité économique à court terme, volontairement ignorante de tous les coûts sociaux qu'elle entraîne. Et qui nous assaillent soudain, quand Zurich brûle ou Lausanne bouge et expriment dans la rue et sur les murs le refus brutal et primitif, par une certaine jeunesse, comme on dit, d'une société étouffante et aliénée, règne de la solitude et de l'ennui, de l'absence de communication. Et où pèsent tant ces impératifs d'adaptation aux normes sociales qui commandent l'insertion dans la société contemporaine et dont Max Frisch semble penser que la jeunesse helvétique a de plus en plus de mal à l'affronter[25].

La société la plus riche du monde peut-être, dont le revenu par habitant doit être pourtant relativisé par le taux de suicide, également au sommet, tout comme le sont aussi les taux de toxicomanie et d'alcoolisme, du sida bien entendu, relativisé par les coûts exorbitants de la santé, ou la mort d'un Fritz Zorn sur la Rive dorée du lac de Zurich[26].

*Du savoir lire au savoir faire la ville*

La ville tend donc aux humains un miroir où ils se reflètent, nus. Elle traduit leurs angoisses, leurs espoirs, leur foi ou leur absence de foi. Le journaliste lausannois Christophe Gallaz le dit mieux que personne: «les villes se sont mises à ressembler à leurs habitants déversés en foules grises et en masses sales, à se confondre avec nous, à se confondre avec chacun d'entre nous, avec notre soi le plus profond, avec ce qui est enfoui jusqu'à l'indicible en nous...[27]» Tout à la fois signifiant et signifié, et bien qu'engendrée par l'existence matérielle des hommes, la cité désigne leur inconscient et leurs désirs. Elle exprime donc leur conscience, et les différentes représentations mythiques, religieuses, morales, scientifiques, politiques, juridiques même qu'ils se font du monde et des rapports de ce monde avec eux. En cherchant à apprendre à décoder le phénomène urbain et les visages de la ville,

en cherchant aussi, à travers son étude, à définir les conditions d'une urbanité nouvelle, nous ne faisons que poursuivre, en en explicitant les conditions d'intelligibilité, l'ancestral combat de l'homme pour la maîtrise de sa destinée. Rappelons-nous qu'au Moyen Age, «urbanité» signifiait «gouvernement d'une ville», puis, plus tard, ce «qui a un caractère urbain», avant de devenir, à l'époque moderne, synonyme d'agrément, d'obligeance, de serviabilité, d'une civilité en fait, où entre beaucoup d'affabilité, de savoir vivre et d'usage du monde, en bref ce qui a les «qualités de l'homme de la ville». Un nouvel usage apparaît aujourd'hui. L'urbanité tend à désigner un ensemble de critères définissant la spécificité urbaine d'un mode d'occupation et d'organisation de l'espace d'une part, de structures et de pratiques sociales d'autre part. L'homme et la ville peuvent être dotés d'urbanité. Le dictionnaire Robert dira ainsi que l'urbain c'est ce qui «témoigne, [et] fait preuve d'urbanité» et qu'urbaniser c'est «faire acquérir l'urbanité».

De là sans doute cette définition nouvelle que proposait l'ouvrage accompagnant la première exposition d'architecture organisée par la Biennale de Paris, en 1980 au Centre Georges Pompidou, intitulé *A la Recherche de l'urbanité*, savoir faire la ville, savoir vivre la ville: «L'urbanité: qualité d'une organisation urbaine illustrant l'identité d'une ville, sa mémoire, ses conflits, ses changements. Qualité d'un espace ou d'une architecture exprimant et laissant s'exprimer les projets et les comportements des différents acteurs sociaux. Qualité de pratiques sociales agissant sur l'espace et l'architecture. L'urbanité tend à mettre en relation l'homme et la ville à travers une culture et le génie du lieu.» L'urbanité c'est alors, tout à la fois, le «savoir faire la ville et le savoir vivre en ville».

En ce qui concerne le «savoir faire la ville», il ne suffit pas de changer la ville pour changer la vie. Il reste tout de même que le travail de tous les chercheurs sur l'environnement, ses conditions de fonctionnement, les réalités sociales vécues qui s'y inscrivent, et même, pourquoi pas, sur les conditions d'une bonne architecture, peuvent apporter au moins des éléments de réponse. C'est Mario Botta qui disait[28], en réponse à la question: «Au fond, vous aimeriez tous être des dieux, pouvoir modifier les rapports sociaux, faire naître la convivialité, rénover la ville et la vie...»: «Non, l'architecture ne peut pas modifier les rapports sociaux, mais elle peut créer les conditions qui permettent à ces rapports de s'améliorer.» Telle est bien également l'ambition d'une géo-

graphie urbaine, qui, si elle ne construit rien matériellement, et ne fait qu'étudier, se voudrait *savoir penser l'espace*, science de l'espace urbain peut-être, mais, de plus en plus, science des significations que prend la vie urbaine pour les habitants et donc, au-delà du «savoir penser l'espace», *savoir penser le territoire*, c'est-à-dire l'espace produit, structuré, maîtrisé et marqué par l'homme collectif dans son travail et ses relations et dans la perspective d'assurer son autonomie[29].

En regard du «savoir vivre la ville» en tout cas, les recommandations de la Biennale paraissent relever du bon sens: l'essentiel résidant dans la réhabilitation ou, au besoin, l'émergence, d'un sens civique nouveau, tel qu'amorcé peut-être et par exemple, par les «luttes urbaines» en faveur d'une démocratisation de l'usage de la cité et des choix de construction (ou de re-construction) de la ville, d'une participation aussi des usagers aux destinées de leur quartier ou de leur ville.

Tel est le point de départ de la problématique d'un Manuel Castells[30], par exemple, qui partant de l'expérience historique récente, cherche à rendre compte de la ville et des problèmes urbains d'aujourd'hui en posant au départ la nécessité, pour qui veut comprendre simultanément la ville et ses habitants, d'analyser les relations entre les personnes et l'urbanisation, en partant de l'étude des conflits et des différents types de marchandage social qui animent ou prolongent la politique urbaine. En privilégiant, entre autres, les mouvements de protestation urbains, appelant des réformes urbaines et envisageant une ville alternative pour poser le problème d'une nouvelle relation entre l'espace et la société.

Aux préoccupations traditionnelles du où, du quoi, du comment et du pourquoi se sont donc ajoutées celles du qui obtient quoi, où et comment, préoccupations que l'on peut sans doute rattacher, au moment où se produit une véritable explosion du secteur tertiaire consacrant le glissement d'un type de société à l'autre, à l'émergence, au sein de la société prématurément conçue comme postindustrielle, de nouvelles valeurs socio-culturelles, et donc à de nouvelles préoccupations existentielles. En même temps que les autres sciences sociales, la géographie s'en fait l'écho: glissement des domaines purement spatiaux aux domaines sociaux, passage des échelles nationales ou régionales aux échelles locales, glissement des préoccupations s'inscrivant dans la longue durée à celles de la quotidienneté, de l'étude des trames spatiales à l'étude des pratiques, recours à des modèles de

l'homme moins schématiques que ceux de l'*homo œconomicus*, passage des données agrégées aux données individuelles, de l'«objectif» au «subjectif». Le public lui-même participe à cette transformation en manifestant, ne serait-ce qu'à travers les questions que lui posent inlassablement les médias, son intérêt de plus en plus marqué pour le cadre de vie, le sens des lieux, l'équité spatiale, et les préoccupations territoriales. Rien de plus significatif que cet intérêt nouveau porté par les responsables politiques, et économiques sans doute, mais aussi, et corrélativement, par les chercheurs, à la liaison entre ville, économie et culture. Non seulement en termes de traitement symbolique du passé, de travail d'architectes étalant leur éclectisme postmoderne, mais en termes de signification socio-économique des investissements et des pratiques culturelles qui aujourd'hui deviennent des composantes essentielles du devenir et de la promotion des villes, bien au-delà des seules visées touristiques.

La ville de culture est «une ville-image qui entretient sa propre représentation parce qu'elle en vit» écrivait Michel Chadefeaud au terme d'une thèse consacrée aux villes d'eau des Pays de l'Adour[31]. Et la ville-image devient à l'ordre du jour. La ville; machine à produire, à consommer, à circuler, à se reproduire. La ville, symbole et objet d'art. Certes! Encore faut-il être au clair sur ce que cachent les manipulations de la communication publicitaire des villes, qui fait rage aujourd'hui. On sait que les enjeux sont importants, comme a pu le montrer Antonio Cunha[32]. Au-delà de toutes les ambiguïtés du «marketing urbain» («Montpellier, la surdouée!», «tout est bien à Berlin»), composante aujourd'hui majeure, en tout cas incontournable du devenir économique des villes, la géographie devra se préoccuper des problèmes d'inscription des activités culturelles dans l'espace urbain, problèmes directement liés à ceux de la protection patrimoniale, à ceux aussi qui dérivent de cette nouvelle matrice urbaine liée à la revalorisation actuelle de la vie dans les centres.

Quand on songe aux problèmes de Lausanne, sur lesquels planchent actuellement, et parmi bien d'autres, deux grands architectes, Mario Botta et Bernard Tschumi, on mesure l'importance et la difficulté des défis de l'urbanité. Mais quand on sait que jusqu'ici le peuple lausannois a refusé tous les projets qui lui ont été présentés, on prend conscience de l'énorme hiatus existant entre les représentations des uns et la présentation des autres. Ce qui montre bien à quel point l'étude géographique, dans la perspective ouverte par les travaux sur la représentation et le sens du

lieu, est aujourd'hui non seulement nécessaire mais urgente et attendue.

L'essentiel cependant sera de ne pas oublier, comme le dit si bien le sociologue Raymond Ledrut[33], que si la ville est en question, c'est parce que notre vie elle-même est en question, et que la réappropriation de la ville par l'homme ne peut être qu'une façon de s'approprier sa propre vie, parce que refaire l'espace, ce n'est sans doute pas faire des figures nouvelles, c'est réaliser, exprimer réellement, sur une «terre nouvelle», des relations nouvelles. Faire réfléchir et participer les étudiants géographes à cet énoncé est sans doute l'ambition ultime de cet enseignement de géographie urbaine.

Jean-Bernard RACINE

NOTES

[1] P. George, *Les Hommes sur la terre: La géographie en mouvement*, Paris, Seghers, 1989.

[2] Y. Lacoste, «L'implosion urbaine», *Hérodote*, n° 4, 1983, pp. 3-8.

[3] B. Granotier, *La Planète des bidonvilles, perspectives de l'explosion urbaine dans le tiers monde*, Paris, Seuil, 1980.

[4] H. Onde, «Lausanne, ville aux prises avec le relief», in *L'Ouvrage du Centenaire 1853-1953*, Ecole polytechnique de l'Université de Lausanne, 1953, pp. 323-328.

[5] B.J.L. Berry, «Cities as Systems within Systems of Cities», *Papers and Proceedings of the Regional Science Association*, 13, 1964, pp. 147-183.

[6] W. Christaller, *Die Zentralen Orte in Süddeutschland*, Jena, Fisher, 1933.

[7] M. Cosinschi et J.-B. Racine, «Géographie et écologie urbaines», in A.S. Bailly (éd.), *Les Concepts de la géographie*, Paris, Masson, pp. 85-99; A.S. Bailly et J.-B. Racine, «Des géographies urbaines», in *L'Espace géographique*, n° 2, 10, 1981, pp. 143-152.

[8] A. Cunha et J.-B. Racine, «Services Agencies in Swiss Regional Dynamics; from Cumulative Growth to Polycentric Decentralisation», in L.S. Bourne et R. Sinclair (éd.) *Urban Systems in Transition*, Amsterdam-Utrecht (Nederlandse Geografische Studies, 16), 1986, pp. 99-110.

[9] J.-B. Racine et A. Bailly, «Les nouveaux indicateurs sociaux et spatiaux: qualité de la vie, bien-être et disparités territoriales», *L'Espace géographique*, n° 3, 1988, pp. 161-166; A.S. Bailly et J.-B. Racine, «Qualité de la vie, bien-

être, indicateurs sociaux territoriaux: l'homo geographicus entre choix et contraintes», *L'Espace géographique*, n° 3, 1989, pp. 232-240.

[10] Voir à ce sujet C. Raffestin, «Paysage et territorialité», *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 21, 1977, nos 53-54, pp. 123-134; et *Pour une Géographie du pouvoir*, Paris, Litec, 1980; C. Raffestin et M. Bresso, «Tradition, modernité, territorialité», *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 26, n° 78, 1982, pp. 185-198.

[11] Abraham Moles et Elisabeth Rohmer, *Psychologie de l'espace*, 2e éd., Tournai, Casterman, 1978.

[12] Henri Laborit, *L'Homme et la ville*, Paris, Flammarion, 1971.

[13] Jean Remy et Liliane Voyé, *Ville, ordre et violence, formes spatiales et transaction sociale*, Paris, PUF, Coll. «Espace et liberté», 1981.

[14] Sylvia Ostrowetsky et Jean-Samuel Bordreuil, «L'espace véridique», in *Vie quotidienne en milieu urbain*, Colloque de Montpellier, Paris, CRU, 1980, pp. 435-457.

[15] Jean Remy, «La ville: coexistence dans la distance et effervescence sociale», in *Epistémologie et méthodologies des sciences sociales*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1986, pp. 123-140.

[16] C. Gouvion et F. Van de Mert, *Le Symbolisme des rues et des cités*, Berg International, Coll. «L'homme et ses symboles», 1974.

[17] Anne Cauquelin, *Cinévilles*, Paris, Union générale d'éditeurs, Coll. «10/18», 1979.

[18] Roland Barthes, «Sémiologie et urbanisme», in *L'Architecture d'aujourd'hui*, n° 53 (déc. 1970-janv. 1971). *Cf.* J.-B. Racine, «La Terra, scrittura da decifrare? Reflessioni critiche sulla pertinenza di una geografica semiotica», in E. Dardel, *L'Uomo e la Terra, Natura della Realtà Geografica*, Milano, Unicolpi, 1986, pp. 145-164.

[19] Claude Raffestin, *op. cit.* (note 10).

[20] Raymond Ledrut, *L'Espace en question*, Paris, Anthropos, 1976, voir aussi J.-B. Racine, O. Söderström et Ph. Thalman, «Les mots pour la dire, Géographie de l'expérience urbaine et représentations cognitives», in A. C. Berthoud (éd.), «La Représentation de l'espace», *Cahiers du Département des langues et des sciences du langage*, Université de Lausanne, pp. 5-32.

[21] Roger Brunet, «L'espace, règles du jeu», in F. Auriac et R. Brunet (éd.), *Espace, jeux et enjeux*, Paris, Nouvelle encyclopédie des sciences et des techniques, Fayard, pp. 297-315.

[22] Alain Bourdin, *La Réinvention du patrimoine*, Paris, PUF, 1984.

[23] Ph. Cordey, *Appropriation et aménagement du territoire, Genève, essai d'écologie urbaine*, Université de Genève, Faculté des sciences économiques et sociales, Berne, Peter Lang, Coll. «Thèses», 1984.

[24] Mario Botta, *Architecture et technique*, n° 377, avril-mai, 1988.

[25] Max Frisch, *Une Suisse sans armée, un palabre*, Yverdon, B. Campiche, 1989.

[26] Fritz Zorn, *Mars*, Paris, Gallimard, 1979. Pour une analyse récente des villes helvétiques, voir J.-B. Racine et M. Cosinschi, «Villes et régions urbaines», in J.-B. Racine et C. Raffestin (éd.), *Nouvelle Géographie de la Suisse et des Suisses*, Payot, Lausanne, 1990 (chap. 5).

[27] Ch. Gallaz, *Villes*, Lausanne, Centre d'Etudes clavologiques, 1989.

[28] Mario Botta, «Mario Botta et quelques autres. Quatre architectes répondent aux questions de Guy Mettan», «L'architecture en Suisse a-t-elle une âme?», *Le Temps stratégique*, hors-série, novembre 1986, pp. 57-60.

[29] C. Raffestin, *op. cit.*

[30] M. Castells, *The City and the Grassroots: A cross-cultural Theory of Urban social Movements*, Londres, E. Arnold, 1983.

[31] M. Chadefeaud, *Aux Origines du tourisme dans les pays de l'Adour (du mythe à l'espace: un essai de géographie historique)*, Pau, Cahiers de l'Université de Pau, 1987.

[32] A. Cunha, *Culture et économie: la ville de Lausanne, essai d'évaluation de l'impact économique des principales institutions culturelles*, Ville de Lausanne, Office d'études socio-économiques et statistiques, 1989.

[33] Raymond Ledrut, *L'Espace en question*, Paris, Anthropos, 1976.

J.-B. R.